

# Les cinémas de l'Amérique latine

## Un certain essoufflement

Élie Castiel

Number 155, November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50269ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Castiel, É. (1991). Les cinémas de l'Amérique latine : un certain essoufflement. *Séquences*, (155), 29–29.

# Les cinémas de l'Amérique latine

## Un certain essoufflement

La sélection «latino-américaine» comprenait seize longs métrages, un peu trop lorsqu'on se rend compte que, dans ce lot, très peu valaient vraiment le déplacement. Il semble y avoir pénurie de bons scénarios dans les pays représentés de l'Amérique latine. À cela s'ajoute le problème, toujours croissant, des coûts de production, assujettissant très souvent les réalisateurs à produire des oeuvres inachevées.

C'est que l'on ressent dans **Mais que a terra** du Brésilien Elizeu Ewald qui signe un premier long métrage perdu entre la fiction issue du drame à la sauce latine et le documentaire écologique. On observe pourtant un effort louable dans le traitement photographique, et une recherche des lieux remarquables. Quant à l'interprétation, elle règne par son inertie.

Ce n'est pas le cas de Mario Balmaseda et de Pedro Renteria, les deux principaux protagonistes de **La Vaine Mort de mon pote Manolo** du Cubain Garcia Espinosa. Deux amis de longue date se rencontrent, se souviennent du passé avec nostalgie, parlent du présent et bientôt leur accalmie se transforme en violence. Adaptée de la pièce «Mi socio Manolo» d'Eugenio Hernandez, la mise en scène d'Espinosa demeure théâtrale, ce qui oblige le cinéaste à manipuler un décor unique, afin que le spectateur ait l'impression que tout bouge. Deux des éléments de la mise en scène, le mouvement et l'action, se marient ainsi de façon admirable. Quant au texte, d'une force surprenante, il rappelle certaines tares de notre existence.

Du même auteur, son compatriote Sergio Giral a réalisé **Maria Antonia**, un mélodrame urbain se situant à la Havane au début des années 50. De ce drame passionnel, on retiendra une intéressante reconstitution d'époque et l'interprétation vigoureuse d'Alina Rodriguez dans le rôle de Maria Antonia.

Pour le héros de **Alias «la Gringa»**, la prison est un endroit où l'on entre et sort comme dans un moulin. En abordant le thème de la responsabilité, le Péruvien Alberto Durant expose d'autres sous-thèmes à résonance politique. Il en résulte un film d'action à tendance populaire, fort bien maîtrisé, et, par la même occasion, servant de tremplin à un cinéma de lutte sociale.

C'est ce que l'on aurait pu dire de **Caluga o menta** du Chilien Gonzalo Justiniano. Mais cette histoire d'inadaptés sociaux s'attache plus aux mélodrames urbains qu'à une analyse réfléchie du problème en question. L'interprétation, en général, n'est pas des plus convaincantes et, malgré la coproduction avec l'Espagne, les moyens techniques mis à la disposition n'ont fabriqué, après tout, qu'une oeuvre terne et sans intérêt.

Dans un autre contexte, **Loraldia, el tiempo de las flores** de l'Argentin Oscar Aizpeolea rappelle le très beau **Sempre Xonxa** de l'Espagnol Chano Pineiro, présenté au FFM, l'an dernier. Il s'agit du destin de quelques personnages colorés qui ont quitté leur terre d'origine pour s'établir dans les plaines de la Pampa. Film sur les origines, mais aussi sur l'appartenance, **Loraldia, el tiempo de las flores** se savoure comme un poème lyrique à la gloire de l'être humain et de la nature.

Le passé sert de fond au Cubain Fernando Pérez dans **Hello Hemingway**. Nous sommes en 1956, à la Havane. Une jeune fille, voisine de l'écrivain américain, essaie de finir ses études secondaires pour être admise à l'université. En lisant «Le Vieil Homme et la Mer» d'Hemingway, elle tente d'établir des parallèles entre la vie du vieil homme dans le livre et la sienne. Le film de Pérez devient alors une ode, malheureusement nébuleuse, à la réalisation de nos rêves. Un très beau sujet qui tombe dans l'ennui total.

Tel n'est pas le cas dans **Señora Bolero** de la Vénézuélienne Marilda Vera. Le fils aîné d'une certaine Amanda se tire une balle dans la tête. En essayant de comprendre ce geste fatal, la mère se rend compte des raisons qui ont conduit son fils à se suicider. C'est alors que nous comprenons que, dans sa jeunesse, pendant la dictature de Marcos Pérez Jimenez, elle faisait partie d'un groupe de lutte clandestine, mais elle avait aussi comme ambition de devenir chanteuse de boléros. Deux hommes étaient entrés dans sa vie, Alejandro, un animateur de radio, fidèle à la dictature, et Pedro, un leader révolutionnaire. Amanda finit par épouser Pedro, abandonnant son rêve de jeunesse. Alejandro réapparaît à la mort de son fils... Passé et présent se mêlent dans un film qui aurait pu être un mélodrame de plus à ajouter à la production vénézuélienne. Mais Marilda Vera évite tous les pièges du genre en créant une atmosphère et en donnant la possibilité à Carlota Sosa (dans le rôle d'Amanda) de manifester un très grand talent.

Mais avec beaucoup plus d'énergie, la Mexicaine Maria Novaro réussit à nouer les liens qui existent entre les personnages de **Danzón**, un film plein de couleurs, avec beaucoup de musique et de sensualité. Un hommage aux vieux films mexicains. Et, dans l'interprétation, tous des comédiens dévoués.

Avenida Brasil relie le centre de Rio de Janeiro à la banlieue. C'est un lieu où règnent le crime, la violence, la solitude, la prostitution, mais aussi le goût effréné de vivre. La caméra du Brésilien Octavio Bezerra suit ce parcours de la misère et de la déchéance dans **Uma Avenida chamada Brasil**. Documentaire et reportage se mêlent donnant une oeuvre qui suscite la réflexion sur l'irrationalité d'une certaine société.

Des autres films de la section, on retiendra la remarquable direction artistique de José Luis Aguilar dans **Cabeza de vaca** du Mexicain Nicolas Echevarria, l'érotisme ludique dans **La Tarea** de Jaime Humberto Hermosillo, du Mexique, et la colère impitoyable, omniprésente dans **Rojo Amanecer** de Jorge Fons, également du Mexique.

Élie Castiel



La Vaine Mort de mon pote Manolo

Maria Antonia

